

Lyon Le 14 avril 1892.

Monsieur le Chevalier

Vous êtes bien bon et bien aimable, Monsieur le Chevalier, d'avoir pris en considération la requête de mon recommandé, Charles Lombard, et je ne saurais après vous remercier des bonnes dispositions que vous manifestez à son égard, ainsi que de l'intérêt que vous prenez à la santé de ma mère, laquelle est fort sensible, je vous assure, à ce dernier témoignage de votre amitié. Pour répondre à l'aimable sollicitude avec laquelle vous m'en demandez des nouvelles, je vous dirai, Monsieur le Chevalier, que notre chère convalescente loin de souffrir du voyage de Corsat et du changement d'air et de lieux, s'en est assez bien trouvée jusqu'ici et qu'une amélioration réelle et soutenue,

C. S. Nouvelle, je vous prie de rappeler tout au souvenir de Madame Libanio.

quoique un peu trop lente au gré de nos
desirs, se manifeste dans son état depuis
notre arrivée ici; au point de lui permettre
de faire de longues promenades en voiture
et de prendre part chaque soir à la petite
Société qui se réunit habituellement chez
nous. Que sera-ce, me dis-je, lorsque elle
aura le bonheur de jouir de celle de nos bons
amis, après charitables pour entreprendre
souvent le pèlerinage de Barin à la Vigne?
Vous comprenez que nous comptons sur vous
pour donner le bon exemple en ouvrant le
premier la marche; en revanche vous trou-
verez Haman toute prête à se livrer sans
défense au feu roulant de vos épigrammes.
Quant au Sénateur réintégré il n'a garde,
dit-il, d'oublier ce qui lui tient vraiment
à cœur et vous devez avoir à quel point

vosre amitié lui est chère; de notre côté nous
savons qu'elle est payée du plus parfait retour
et que selon toutes probabilités il aurait déjà
renouvelé ses fonctions de Sénateur si elles
n'étaient partagées par des amis tels que
vous, Messieurs de Chevalier.

J'espère que la maladie de Sir. Donig
n'aura plus de résultat plus fâcheux que
celle de l'aîné de mes cousins Collon, mainte-
nant en bonne voie de guérison, après nous
avoir donné de bien vives inquiétudes, ainsi
que vous l'aurez appris par mon Oncle.

Sachant combien votre bonté est inépuisable,
je me permettrai d'en abuser en racontant la
menace, que je vous ferois naître, de vous
recommander un pauvre Poète, Littré excitant
homme, à ce qu'on dit, ayant une femme
et cinq enfants à nourrir et pas un morceau
de pain à leur donner. Ce malheureux

s'appelle De-Guidi; Bernati, qui le connaît
depuis long temps et l'estime beaucoup. a tenté,
mais en vain, de lui obtenir par Bonelli un
petit emploi; peut être seriez vous plus heureux
si vous y employiez votre éloquence naturelle?
Au pis aller pourriez vous au moins procurer à
mon protégé quelques leçons d'Italien? quelque
grain pour subsister, non pas jusqu'à la rendre
nouvelle, mais jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen
d'utiliser sa plume qui, dit-on, n'est pas sans
mérite, et par là moins indigne de la protection
du meilleur juge en ce genre de mérites.

Quant à ma justification, pour le nouvel ennemi
que je vous cause, je l'entreprendrai de vive voix
aux premiers jours du mois prochain, me flattant
de vous la faire entendre toute entière et de trouver
grace devant vous. En attendant je me bornerai à
vous dire que mes sœurs ne s'interisent pas moins
que moi au sort vraiment déplorable de M^r De-Guidi.
Ils se joignent à moi pour vous offrir mille choses
agréables auxquelles je n'empêche d'ajouter l'assurance de sentiments
de gratitude et du plus respectueux attachement à ses lesquels j'ai l'honneur
d'être, etc. etc. Emilie Crociani